

Designer industriel, professeur, patron et ami

Michel Dallaire

Volume 38, numéro 1 (223), février 1996

Sur le design : Julien Hébert 1917-1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32373ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dallaire, M. (1996). Designer industriel, professeur, patron et ami. *Liberté*, 38(1), 5-8.

MICHEL DALLAIRE

DESIGNER INDUSTRIEL, PROFESSEUR, PATRON ET AMI

C'est en 1962, alors que je fréquentais l'Institut des arts appliqués de Montréal, que j'ai eu le privilège d'avoir comme professeur Julien Hébert. Pour nous tous, c'était un formidable avantage, car il dirigeait parallèlement un bureau d'études en design industriel, ce qui donnait beaucoup de crédibilité à son enseignement. Il se plaisait à dire qu'il pratiquait la profession pour mieux l'enseigner.

Dès mon premier contact avec lui, j'ai ressenti une certaine complicité, peut-être parce que j'étais le fils du peintre Jean Dallaire, qu'il aimait et admirait beaucoup, ou peut-être était-ce simplement à cause de ma grande curiosité et de ma soif du métier. Néanmoins, j'ai le sentiment d'avoir bénéficié d'une attention particulière de sa part, ce qui m'a toujours fait chaud au cœur et rassuré; j'en avais bien besoin, il le sentait sûrement.

Monsieur Hébert, comme nous l'appelions tous respectueusement, était un homme d'une grande modestie, malgré sa notoriété dans le milieu professionnel et dans celui de l'enseignement. Il nous sensibilisait à l'immense plaisir de créer, au frisson esthétique. Il insistait beaucoup sur la responsabilité du *multiple* et de ses conséquences sur l'environnement visuel (et il était en cela un précurseur).

Son enseignement puisait dans les fondements mêmes de la pensée *fonctionnaliste*. Il prônait l'idéologie du Bauhaus ; une approche minimaliste dans la création de l'objet industrialisé respectant scrupuleusement la vérité du matériau et celle de son procédé de mise en forme. De plus, l'expression formelle devait communiquer, au premier regard et sans équivoque, la fonctionnalité de l'objet (à cette époque, la notion d'*ergonomie* n'était pas très répandue).

Jamais il ne nous imposait son *style*, ni sa manière de faire, mais soulignait l'importance d'être nous-mêmes dans notre démarche créatrice. La recherche de l'idée primait sur le rendu. Il nous inculquait le concept de *bien écrire* par opposition à celui d'avoir une *belle écriture*.

Sa pensée était hautement philosophique, ce qui nous laissait toute la place pour nous réaliser, pour écrire notre propre livre. En ce sens, c'était un grand pédagogue.

Ses critiques n'étaient jamais condescendantes et chacun d'entre nous bénéficiait de commentaires toujours constructifs. Il avait cette capacité peu commune de percevoir les bons détails dans nos projets, tout en nous faisant voir avec beaucoup de tact nos points faibles et nos erreurs.

Comme étudiant, j'en ai gardé un souvenir merveilleux et son influence sur ma carrière fut déterminante, notamment dans la poursuite de mes études à l'École supérieure des arts industriels de Stockholm.

À mon retour, en 1965, monsieur Hébert m'a offert un poste au sein de son équipe, que j'ai accepté avec empressement. À cette époque, c'était la préparation de l'Exposition universelle de Montréal — une période euphorique pour les designers de toutes spécialités.

J'ai alors eu l'occasion de travailler à l'aménagement du Pavillon du Canada dans la section « Énergie » et à la conception du plafond de la salle de concert du Centre canadien des arts, à Ottawa.

J'ai donc eu cette grande chance de côtoyer le *maître* dans sa pratique professionnelle. Aucun changement dans l'attitude, dans la qualité des interventions par rapport à l'école. Toujours cet objectif du dépassement de soi, de la nouvelle idée, de la trouvaille formelle réalisable. Des discussions très amicales sur le *pourquoi* et le *comment* des choses, sur la géométrie, la sémantique, l'audace, les limites techniques et technologiques, enfin sur la globalité de l'intervention.

Je ne me souviens pas que monsieur Hébert nous ait jamais parlé de l'aspect financier de ses projets ; il s'intéressait surtout à l'excellence des résultats et je crois bien que l'argent ne l'intéressait pas beaucoup.

En 1967, j'ai décidé de voler de mes propres ailes et j'ai ouvert mon bureau d'études en design industriel.

Fréquemment, j'ai eu le privilège d'échanger avec Julien Hébert sur les aléas du métier et sur les nombreuses difficultés qu'il avait eues à s'imposer dans le milieu des affaires. Notre profession était et est encore mal connue, bien qu'elle constitue la plus belle *valeur ajoutée* au produit industrialisé. En ce sens, Julien Hébert a toujours défini le design industriel comme étant *l'architecture de l'objet*. En somme, l'adéquation de l'art et de la technique.

En 1979, il recevait le prix Paul-Émile Borduas, la plus haute distinction offerte par le gouvernement du Québec dans le domaine des arts visuels. En guise de discours de remerciements, il dit simplement et bien à propos : « Monsieur le ministre, membres du jury, en me donnant ce prix, vous avez fait du design industriel un des beaux-arts. »

Cette reconnaissance a très certainement valorisé et ennobli notre profession auprès du public. Malheureusement, et malgré le prix du Québec, les arts appliqués (les arts industriels et les métiers d'art) sont encore perçus au Québec comme des arts mineurs au profit des arts majeurs (que sont les beaux-arts). Paradoxalement, les ingénieurs et les gens d'affaires nous perçoivent comme des artistes, alors que les artistes nous perçoivent comme des ingénieurs et des gens d'affaires. Et notre profession n'est toujours pas représentée au Conseil des arts et des lettres du Québec. Julien Hébert nous a tracé la voie, nous devons poursuivre avec acharnement.

J'ai souvenir d'un homme solitaire, parfois un peu songeur, comme tous les créateurs, d'un être généreux et d'une grande bonté.

Une réflexion de Paul Léautaud évoque pour moi très bien l'image que j'ai de Julien Hébert : « Je le redis et redirai toujours : la marque d'une certaine noblesse chez un homme, c'est le désintéressement. »

Ces dernières années, pour me sentir plus près de lui, je le prénommais Julien, mais toujours en le vouvoyant. Sa personnalité ne nous permettait pas la familiarité, elle imposait le respect.